

Gilles Deleuze et Félix Guattari lecteurs de Marx : l'inspiration marxiste de la conception du désir développée dans l'*Anti-Œdipe*

Guillaume Mejat

p. 113-124

[Résumé](#) | [Index](#) | [Plan](#) | [Texte](#) | [Notes](#) | [Citation](#) | [Auteur](#)

Résumé

Cet article tente de montrer comment Gilles Deleuze et Félix Guattari se sont saisis de la pensée de Karl Marx pour fonder leur théorie anti-idéaliste du désir. Pour cela, il étudie les références principales faites à Marx dans le premier chapitre de l'*Anti-Œdipe*, chapitre qui pose les bases de la conception deleuzienne du désir. A partir de là, il tente de voir s'il est possible de faire converger le projet politique de Marx et celui de Deleuze et Guattari.

[Haut de page](#)

Entrées d'index

Mots-clés :

Deleuze, Guattari, *Anti-Œdipe*, Marx, désir

[Haut de page](#)

Plan

[Le désir comme processus de production](#)

[La notion de passion du « Marx de 1844 » comme modèle du concept deleuzien de désir](#)

[L'aliénation comme perte de l'objectivité](#)

[Le projet de fluidification des désirs](#)

[Haut de page](#)

Texte intégral

PDF 217k [Signaler ce document](#)

1 Dans le premier chapitre de leur ouvrage intitulé *l'Anti-Œdipe*, Gilles Deleuze et Félix Guattari posent les bases d'une nouvelle conception du désir. Cette nouvelle conception du désir s'oppose, selon eux, à une conception classique du désir qu'ils qualifient d'idéaliste et qui a, jusqu'ici, dominé l'histoire de la philosophie. Ce qu'ils reprochent à cette tradition idéaliste, c'est de penser le désir négativement en le faisant dériver du manque. Ils entendent, en opposition à cette tradition, redonner au désir sa dimension positive. Cela passe par la défense de la thèse selon laquelle le désir est un processus de production. Pour défendre cette thèse, ils reprennent à leur compte des concepts et des développements présents dans l'œuvre de Marx et le premier chapitre de *l'Anti-Œdipe* est truffé de références explicites ou implicites à celle-ci.

1 DELEUZE Gilles, GUATTARI Félix. *L'Anti-Oedipe : capitalisme et schizophrénie 1*. Paris: Editions (...)

2 Il nous a donc paru intéressant d'étudier la manière avec laquelle Gilles Deleuze et Félix Guattari se saisissent, dans ce premier chapitre de *l'Anti-Œdipe*, de la pensée de Marx. Nous ne nous arrêterons pas sur toutes les références faites à l'œuvre de Marx dans ce chapitre, afin de nous concentrer d'abord sur la définition du désir comme processus de production, point central de leur lutte contre l'idéalisme, pour ensuite essayer de comprendre une référence à Marx qui paraît, de prime abord, étrange, étant donné qu'elle fait appel à une

notion qui ne fait pas partie de celles que l'on a l'habitude de lui attribuer : « Comme dit Marx, il n'y a pas manqué, il y a passion comme « être objet naturel et sensible »¹ ». Pour finir, nous tenterons de voir, à partir de tout cela, jusqu'où Deleuze et Guattari suivent Marx.

Le désir comme processus de production

3 Dans l'*Anti-Œdipe*, le point de départ de Gilles Deleuze et de Félix Guattari est la définition du désir comme un processus de production, processus qui est à entendre en deux sens.

2 *Ibid.*, p. 10

4 D'abord, dans un premier sens, processus veut dire, selon eux, « porter l'enregistrement et la consommation dans la production même, en faire les productions d'un même procès² ». Ici, on retrouve Marx et sa critique de l'économie politique qui voit la production, la consommation, l'échange et la distribution comme des catégories indépendantes qui certes s'agencent, mais sont d'abord séparées. Cette critique, Marx la formule clairement dans l'*Introduction à la critique de l'économie politique dite de 1857*. Dans ce texte, il propose, en face du schéma idéaliste de l'économie politique, le concept de processus de production qui intègre les autres éléments (consommation, distribution et échange) au sein même de la catégorie de production. Tout, pour lui, comme pour Deleuze et Guattari, part de la production, est production. L'énonciation du second sens de processus suit encore Marx et est indissociable du premier.

3 *Ibid.*, p. 10-11

4 MARX, Karl. *Manuscrits de 1844*. Paris: Garnier-Flammarion, 1996. p. 114

5 GRANEL, Gérard. *Traditionis Traditio*. Paris : Gallimard, 1972. (Le Chemin). p. 214

6 *Ibid.*, p. 215

7 *Ibid.*, p. 215

8 *Ibid.*, p. 215-216

9 MARX, Karl, ENGELS, Friedrich. *Idéologie Allemande*. trad. de Renée Cartelle et Gilbert Badia. P(...)

10 GRANEL, Gérard. *Traditionis Traditio*, op. cit., p. 223

11 MARX, Karl. *Manuscrits de 1844*, op. cit., p. 115

12 *Ibid.*, p. 115

13 *Ibid.*, p. 116

14 DELEUZE, Gilles, GUATTARI, Félix. *L'Anti-Œdipe : capitalisme et schizophrénie 1*, op. cit., p. 1

15 *Ibid.*, p. 29

5 En effet, le second sens de processus, pour Deleuze et Guattari, s'il est bien compris, nous évite de tomber dans le schéma idéaliste que nous venons de présenter. Ce second sens, ils le formulent ainsi : « homme et nature ne sont pas comme deux termes l'un en face de l'autre, même pris dans un rapport de causation, de compréhension ou d'expression (cause-

effet, sujet-objet, etc.), mais une seule et même réalité essentielle du producteur et du produit. La production comme processus déborde toutes les catégories idéales et forme un cycle qui se rapporte au désir en tant que principe immanent³ ». Là, on retrouve le Marx des *Manuscrits de 1844* et sa position « naturaliste ». Un passage de la fin du premier manuscrit énonce la chose : « La nature, c'est-à-dire la nature qui n'est pas elle-même le corps humain, est le corps non-organique de l'homme. L'homme vit de la nature signifie : la nature est son corps avec lequel il doit rester constamment en contact pour ne pas mourir. Dire que la vie physique et intellectuelle de l'homme est indissolublement liée à la nature ne signifie pas autre chose sinon que la nature est liée à elle-même, car l'homme est une partie de la nature⁴ ». Ce « naturalisme » n'est pas simple à saisir. En quoi cette conception de l'union essentielle de l'homme avec la nature nous fait-elle sortir de l'idéalisme ? Pour le comprendre, nous pouvons suivre le commentaire de Gérard Granel auquel Deleuze et Guattari nous renvoient dans leurs notes. Ce commentaire des *Manuscrits de 1844* se trouve dans un article intitulé *L'ontologie marxiste de 1844 et la question de la coupure*. Dans cet article, Granel montre que Marx, en 1844, s'appuie d'abord sur la philosophie de Feuerbach pour sortir du schéma idéaliste distinguant le sujet de l'objet, schéma idéaliste dont Hegel est le dernier grand représentant. Mais quelle est cette pensée feuerbachienne sur laquelle s'appuie Marx selon Granel ? Granel écrit à propos de Feuerbach : « Lorsque Feuerbach écrit, en effet, " j'ai besoin d'air pour respirer ", il n'entend pas faire la constatation triviale de la dépendance d'une fonction physiologique à l'égard de l'entourage physique, mais établir une unité essentielle : " Un être qui respire est impensable sans l'air, un être qui voit est impensable sans la lumière... ". Ce qui signifie que la lumière, dans l'ouverture de laquelle quelque chose est donné à voir, n'est pas une ouverture qui pourrait se produire comme un mouvement des choses, un événement dans le réel, mais une ouverture sur le mode du toujours-déjà⁵ ». Dans ce texte, Granel nous montre comment Feuerbach sort de la conception du « rapport entre l'homme et la nature ». Parler de « rapport », c'est sous-entendre qu'il existe deux termes (l'homme et la nature ici) et même si ce rapport est énoncé comme nécessaire (ici ce rapport nécessaire serait celui de l'homme avec l'air), il n'en demeure pas moins qu'il nous fait rater ce qu'il appelle l'« unité originelle de l'être et de l'homme », c'est-à-dire l'unité originelle de la nature et de l'homme. Cette critique feuerbachienne est une critique de la métaphysique moderne et de sa conception de l'homme. Cette conception métaphysique de l'homme, Granel nous dit qu'elle a été fixée par Descartes dans sa définition de l'essence de l'homme comme chose qui pense et accomplit par Hegel. Cette métaphysique de la subjectivité et de l'« être pensant » définit le langage de la raison moderne qui nous trompe en nous faisant croire à une distinction sujet-objet, à l'existence d'une intériorité qui préexiste à son inscription dans le monde, dans l'extériorité. Cela nous fait rater le sol primitif de l'expérience humaine, le « sensible », ou encore la « passivité » ou le « besoin », qui « témoigne que l'homme n'est, ni à l'égard de lui-même, ni à l'égard des choses, dans un « rapport »⁶ ». Mais comment pouvons-nous arriver à nous représenter cette conception « anti-métaphysique » si contraire à la structure de la langue ? Comment penser l'être-au-monde de l'homme sans la catégorie de « rapport » ? Granel nous éclaire sur ce point en développant l'exemple feuerbachien de la respiration : « Si je respire, je reçois de l'air non seulement ce que je respire, mais encore ma respiration même. Car celle-ci n'est jamais un simple échange d'oxygène et de CO₂, exhalaison autour de la plante, ni le halètement qui se passe dans le chien. L'homme seul respire, c'est-à-dire accueille, retient profondément, et relâche doucement comme une réponse la bouffée d'air : cette partie de cette forme-de-monde que je nomme « air », et qui n'est pas un mélange de gaz, mais une modalité de l'être-sur-terre, de même nature et de même extension que les couleurs des bois, elles aussi respirées, et que la lumière dont se remplissent les poumons de l'œil⁷ ». La respiration bien comprise n'est donc pas un rapport d'échange entre l'intérieur (les poumons) et l'extérieur (l'air), l'air est une « modalité de l'être-sur-terre » qui existe dans une unité essentielle de l'homme et de la nature. Granel étend cela à l'ensemble de la vie et c'est ce qui lui permet de dire que « le monde tient mon âme écarquillée en lui, en lui il me donne un moi-même que je ne puis « penser à part », et dans les choses un séjour antérieur au « rapport »⁸ ». Cette révolution théorique feuerbachienne, Granel nous dit que Marx l'intègre. Cependant, chez Marx, la reconnaissance de l'importance théorique de l'œuvre de Feuerbach va de pair avec une critique et une volonté de dépassement de celle-ci. Nous pouvons encore, sur ce point, suivre l'article de Gérard Granel qui traite de cette question dans une partie intitulée *Du « sensible » à « l'industrie » : l'Être comme production*. Le contenu de la partie est bien indiqué dans le titre, il s'agit de montrer que la critique de Feuerbach par Marx consiste à attaquer le concept feuerbachien de sensible, trop théorique et encore tributaire de la métaphysique moderne, pour lui donner un sens plus pratique grâce à la catégorie de production. Marx formule lui-même cette volonté théorique dans la cinquième de ses thèses sur Feuerbach : « Feuerbach, que ne satisfait pas la pensée

abstraite, en appelle à l'intuition sensible ; mais il ne considère pas le monde sensible en tant qu'activité pratique concrète de l'homme⁹ ». Là encore, ce détour par l'article de Granel doit nous permettre de mieux saisir la lecture deleuzienne des *Manuscrits de 1844*. Granel nous dit que la question qui doit nous occuper principalement est : « comment et en quel sens l'être a pu lui apparaître [à Marx] comme production¹⁰ » ? Selon lui, la réponse à cette question est à trouver dans l'interprétation de l'équation formulée par Marx dans le premier manuscrit : « Mais la vie productive est la vie générique¹¹ ». Marx développe cette idée en définissant le vivant par l'activité (comme Aristote, l'un de ses maîtres) et c'est en définissant le mode d'activité d'une espèce vivante que l'on définit celle-ci. Le mode d'activité vitale d'une espèce définit son caractère générique et Marx nous dit que « l'activité libre, consciente, est le caractère générique de l'homme¹² ». Alors que l'animal se confond avec son activité vitale, l'homme fait de celle-ci l'objet de sa conscience et il affronte consciemment et librement les produits de son travail. Même si l'homme est, au même titre que l'animal, une partie de la nature, un être naturel, il dispose d'une conscience, fruit elle-même d'une activité naturelle. Cette spécificité de l'être humain lui permet de se créer un monde qui lui est propre. C'est là que Marx va nous montrer qu'il y a une vie spécifiquement humaine. En tant qu'être générique, c'est-à-dire en tant qu'être vivant conscient, l'homme peut agir volontairement pour les autres hommes et peut produire le monde en quelque sorte, c'est-à-dire le recréer, le transformer pour lui et les autres membre de son espèce ou même pour d'autres espèces car, comme le dit Marx, il « sait produire à la mesure de toute espèce et sait appliquer partout à l'objet sa nature inhérente¹³ », se transformant lui-même ainsi que son genre. Nous pouvons, à partir de là, retrouver le texte de Deleuze et Guattari qui dit : « L'industrie n'est plus prise alors dans un rapport extrinsèque d'utilité, mais dans son identité fondamentale avec la nature comme production de l'homme et par l'homme. Non pas l'homme en tant que roi de la création mais celui qui est touché par la vie profonde de toutes les formes ou de tous les genres (...) éternel préposé aux machines de l'univers¹⁴ ». A partir de là, on comprend comment Deleuze et Guattari peuvent s'appuyer sur la lecture des *Manuscrits de 1844* pour construire leur concept de désir comme processus de production. C'est ce qui leur permet de définir le « schizo », modèle conceptuel de l'être désirant, comme « Homo natura ». Il faut ajouter que ce « schizo » sera aussi qualifié d'« Homo historia », étant entendu que Deleuze et Guattari ne suivent pas Feuerbach mais Marx dépassant Feuerbach en faisant du « sensible » la production ou l'industrie qui donne l'équation : « Nature = Industrie, Nature = Histoire ». Il est d'ailleurs intéressant de noter que Deleuze et Guattari se présentent comme les « Marx de la psychiatrie » dépassant le « Feuerbach de la psychiatrie », le docteur Clérambault : « Clérambault est le Feuerbach de la psychiatrie, au sens où Marx dit : « Dans la mesure où Feuerbach est matérialiste, l'histoire ne se rencontre pas chez lui, et dans la mesure où il prend l'histoire en considération, il n'est pas matérialiste. Une psychiatrie vraiment matérialiste se définit au contraire par une double opération : introduire le désir dans le mécanisme, introduire la production dans le désir¹⁵ ».

6Il nous faut maintenant, à partir de cette pensée du désir comme processus de production, tenter de comprendre ce qu'est cette notion marxiste de « passion », surtout présente dans les *Manuscrits de 1844*, et voir comment Deleuze et Guattari s'en saisissent.

La notion de passion du « Marx de 1844 » comme modèle du concept deleuzien de désir

¹⁶ MARX, Karl. *Manuscrits de 1844*, op. cit., p. 155

¹⁷ DELEUZE, Gilles, GUATTARI, Félix. *L'Anti-Œdipe : capitalisme et schizophrénie 1*, op. cit., p. 3

¹⁸ *Ibid.*, p. 35

7Il faut de nouveau citer la phrase de Deleuze et Guattari qui fait référence à la passion chez Marx : « Comme dit Marx, il n'y a pas manque, il y a passion comme « être objet naturel et sensible » ». Dans cette phrase, deux éléments semblent essentiels : la passion s'oppose à la notion de manque et la passion découle de l'« être objectif de l'homme ». Ces deux éléments sont liés, ce qui apparaît évident lorsqu'on regarde le passage sur lequel nos auteurs s'appuient, passage qui se trouve dans le troisième des *Manuscrits de 1844* : « La domination de l'être objectif en moi, le jaillissement sensible de mon activité essentielle est

la passion qui devient par là l'activité de mon être¹⁶ ». Comme nous l'avons vu précédemment, Marx, en pensant l'homme comme être objectif, supprime, à la suite de Feuerbach, la notion de rapport (entre sujet et objet, entre intériorité et extériorité). Supprimer le « rapport », la conception de l'homme comme dans un rapport avec le monde pour établir l'unité essentielle de l'homme et du monde, c'est supprimer du même coup la notion de manque. Deleuze et Guattari rattachent cette conception du besoin ou du désir comme rapport de l'homme avec le monde à la tradition idéaliste (celle que Gérard Granel nomme tradition métaphysique moderne) dont découle la psychanalyse de Sigmund Freud (toujours tributaire de la distinction sujet-objet, le désir étant toujours, selon lui, la tentative de retrouver un objet perdu). Cette suppression du « rapport » entre le sujet (l'homme) et l'objet (le monde ou une partie de celui-ci) débouche sur une conception du désir difficile à exprimer tant notre langage est marqué par la pensée métaphysique moderne dont parle Granel. Pour essayer de préciser ce que peut être ce désir qui est comme la passion du « Marx de 1844 », il faut peut-être avoir recours à des images. Nous pouvons par exemple dire que dans le cadre de ce type de désir, l'être désirant est aussi « désiré » par ce qu'il rencontre, c'est-à-dire que cet être s'accroche à des choses du monde dont il croise le chemin ou est accroché par elles et cela se fait simultanément, la distinction sujet-objet n'ayant plus cours. Ainsi, ils disent que « le désir se tient toujours proche des conditions d'existence objective, [qu'] il les épouse et les suit, ne leur survit pas, se déplace avec elles¹⁷ ». C'est en cela que le désir est toujours social, qu'il ne peut pas se circonscrire à la famille par exemple, l'individu ne vivant pas seulement dans sa famille et la famille étant toujours construite par du social. Mais il faut ajouter que Deleuze et Guattari, comme Marx, ne s'arrêtent pas à l'unité essentielle de l'homme avec la nature. Ils y ajoutent la catégorie de production ou d'industrie. Le désir, pour eux, se déploie dans une unité essentielle de l'homme et de la nature qui existe sur le mode de la production. C'est pour cela qu'ils peuvent parler de « l'être objectif de l'homme pour qui désirer c'est produire, produire en réalité¹⁸ ». Dans cette perspective, le désir comme processus de production de Deleuze et Guattari est bien à considérer comme une reprise de la notion de passion élaborée par Marx en 1844, ou plutôt comme un développement de celle-ci, développement que Marx n'a peut-être pas eu le temps d'effectuer et dont nos auteurs se saisissent dans *l'Anti-Œdipe*.

⁸Nous allons maintenant essayer de voir jusqu'où Deleuze et Guattari suivent Marx (le « jeune Marx » surtout, celui de 1844) et s'ils débouchent sur une théorie politique qui peut s'énoncer en termes marxistes ou qui en tout cas se rapproche de la théorie politique marxiste.

L'aliénation comme perte de l'objectivité

⁹Si Deleuze et Guattari suivent le « jeune Marx » sur le concept de vie générique, ils le suivent peut-être aussi sur la théorie de l'aliénation qui, selon Granel, se présente comme l'aliénation de cette vie.

¹⁹ *Ibid.*, p. 35

²⁰ MARX, Karl. *Manuscrits de 1844*, op. cit., p. 109

²¹ FISCHBACH, Franck. « *Activité, Passivité, Aliénation: une lecture des Manuscrits de 1844* ». In (...)

²² *Ibid.*, p. 20

²³ *Ibid.*, p. 21

¹⁰Un passage que nous avons déjà cité en partie nous montre que Deleuze et Guattari suivent bien Marx sur la théorie de l'aliénation, en tout cas sur une certaine lecture de la théorie de l'aliénation : « Le désir devient alors cette peur abjecte de manquer. Mais justement, cette phrase, ce ne sont pas les pauvres ou les dépossédés qui la prononcent. Eux, au contraire, ils savent qu'ils sont proches de l'herbe, et que le désir a « besoin » de peu de choses, non pas ces choses qu'on leur laisse, mais ces choses mêmes dont on ne cesse de les déposséder, et qui ne constituaient pas un manque au cœur du sujet mais plutôt

l'objectivité de l'homme, l'être objectif de l'homme pour qui désirer c'est produire, produire en réalité. (...) Ce n'est pas le désir qui exprime un manque molaire dans le sujet, c'est l'organisation molaire qui destitue le désir de son être objectif¹⁹ ». Le désir n'est donc d'abord pas manque mais il le devient dans une certaine organisation de la production sociale. L'organisation de la production sociale dont il est question dans le premier chapitre de l'*Anti-Œdipe* est l'organisation capitaliste et, dans le passage que nous venons de citer, le terme « dépossédé » semble bien faire référence à la théorie marxiste de l'aliénation en système capitaliste. Toutefois, il faut insister sur le fait que si ce passage fait référence à la théorie de l'aliénation, il le fait toujours du point de vue de la lecture des *Manuscrits de 1844* que nous venons d'exposer. En effet, Deleuze et Guattari parlent, dans ce passage, de la dépossession comme dépossession de l'objectivité. Selon eux, ce que perdent les travailleurs aliénés, c'est leur être objectif. Cette interprétation de la théorie de l'aliénation est aussi celle d'un commentateur contemporain de Marx, Franck Fischbach. Dans un article intitulé *Activité, passivité, aliénation, Une lecture des Manuscrits de 1844*, Franck Fischbach défend cette interprétation. Une partie de cet article semble éclairer notre passage de l'*Anti-Œdipe*, celle-ci s'intitule *Être sans objet*. Selon lui, l'aliénation ne se réalise pas dans l'objectivation, comme nous pourrions le penser en lisant rapidement le texte de Marx et en s'arrêtant sur des formules telles que : « l'objet que le travail produit, son produit, se dresse devant lui comme un être étranger, comme une puissance indépendante du producteur²⁰ ». Pour lui, il ne faut pas voir dans ce genre de formulation l'expression d'une théorie de la réification qu'il présente comme « le modèle qui part d'un sujet actif et productif et qui conçoit l'aliénation comme la perte et la fixation de cette activité dans l'être de l'objet produit²¹ ». Cette manière de penser l'aliénation est le fruit, selon lui, de l'aliénation elle-même. Que veut-il dire par là ? Ce qu'il veut dire, c'est que cette manière de penser l'aliénation comme réification suppose que l'on conçoive l'individu comme un sujet, comme portant en lui une subjectivité purement active. Or, selon lui, cette conception de l'individu est l'expression théorique d'une aliénation réelle qui fait véritablement de lui le porteur d'une pure activité subjective, sa force de travail. Cette aliénation réelle, il la décrit ainsi : « Le phénomène que décrit Marx est donc le suivant : il décrit une situation dans laquelle les individus ne travaillent et donc ne s'objectivent qu'en étant en même temps privés de tout accès à l'objectivité. Que suppose en effet le fait de ne pouvoir accéder au travail lui-même qu'au prix des plus grands efforts ? Cela suppose que les individus soient réduits à n'être rien d'autre que les porteurs d'une pure capacité de travail, d'une capacité abstraite de travail – une capacité que l'on peut considérer comme purement subjective puisqu'elle est séparée du travail réel comme de l'objet qu'elle convoite afin de passer de la pure puissance à l'acte. En ce sens, ce dont le travailleur aliéné est séparé et privé, ce n'est pas seulement de l'objectivité en général, mais de l'objectivité de son propre être²² ». Le travailleur salarié est donc, selon lui, privé de son objectivité, mais que cela suppose-t-il ? Le passage que nous venons de citer doit être précisé. Fischbach précise son rapport à cette notion comme tel : « Considérer, comme Marx le fait ici, que l'aliénation du travail consiste en ce qu'il est une objectivation qui s'effectue comme perte de l'objet et, plus radicalement, de l'objectivité en général, cela suppose d'envisager d'abord le travailleur lui-même comme un être objectif – la perte de l'objet ne pouvant être aliénante que pour un être auquel l'objectivité est essentielle. Que les hommes ne soient pas des sujets auxquels la nature fait face en tant qu'objet mais qu'ils soient eux-mêmes des êtres objectifs existants en acte en tant que « partie de la nature (Teil der Natur) », c'est pour Marx le point de départ de toute démarche philosophique qui prenne au sérieux le tournant anthropologique et naturaliste décisivement imprimé à la philosophie par Feuerbach²³ ».

¹¹Ce détour par l'article de Franck Fischbach nous permet de saisir plus précisément comment le lien se fait nécessairement entre conception de l'homme comme être objectif, « homo natura » et homo historia » pour Deleuze et Guattari, et conception de l'aliénation capitaliste comme perte pour l'individu aliéné, de son objectivité. Par là, nous comprenons aussi comment la société capitaliste fait tomber le désir dans le manque et le fantasme. En mettant en place le travail salarié, le capitalisme fait du travailleur le porteur d'une pure activité subjective, sa force de travail, qui le rend conforme au sujet de la métaphysique moderne tel que Granel le décrit. Ce sujet est face au monde. Il peut bien s'objectiver dans le monde, il n'en demeure pas moins qu'il reste dans un « rapport » avec celui-ci qui définit le désir comme manque et cela d'autant plus que, dans le monde capitaliste, les individus, les travailleurs surtout, manquent de l'essentiel.

12 La conception idéaliste du désir est donc le reflet théorique d'un mode de production aliéné et aliénant qui fait tomber celui-ci dans le besoin, le manque et le fantasme. Mais comment peut-on retrouver le vrai désir, celui qui est processus de production ? Le passage de l'*Anti-Œdipe* que nous avons cité, celui qui parle de la perte de l'être objectif, nous donne une piste. Ce passage établit l'existence d'une classe révolutionnaire, les « dépossédés », les travailleurs en fait qui, en définitive, dans cette société capitaliste qui « [fait] basculer le désir dans la grande peur de manquer²⁴ », échappent à celle-ci et sont prêts à se mettre en mouvement pour se ressaisir de leur désir qui est comme la passion du « jeune Marx ». Il est possible de faire le lien entre ce texte de Deleuze et Guattari et un passage de l'*Idéologie allemande* qui se trouve dans la critique de Max Stirner. Dans ce texte, Marx distingue la passion du souci. Selon lui, le souci est le sentiment qui accompagne nécessairement le travail du bourgeois. C'est une angoisse diffuse liée au souci comptable, à la nature même de la possession de capital, à l'aliénation produite par la possession d'argent. Marx insiste sur le caractère tranquille et médiocre de ce sentiment. La passion, au contraire, est liée au sentiment d'urgence qu'éprouve le prolétaire dans sa vie quotidienne. Elle est liée à une angoisse de mort. En cela, elle génère, chez l'ouvrier, une activité révolutionnaire tandis que le bourgeois n'est, au mieux, que réformiste. Pour mieux comprendre cette distinction entre deux sentiments et deux pratiques politiques qui en découlent, il faut la mettre en lien avec la dialectique du maître et de l'esclave développée par Hegel dans la *Phénoménologie de l'esprit*. Alexandre Kojève, commentateur de Hegel nous éclaire sur ce point dans son *Introduction à la lecture de Hegel* : « L'homme qui n'a pas éprouvé l'angoisse de la mort ne sait pas que le monde naturel donné lui est hostile, qu'il tend à le tuer, à l'anéantir, qu'il est essentiellement inapte à le satisfaire réellement. Cet homme reste donc au fond solidaire avec le monde donné. Il voudra tout au plus le « réformer » (...) [La] transformation révolutionnaire du monde présuppose la « négation », la non-acceptation du Monde donné dans son ensemble. Et l'origine de cette négation absolue ne peut être que la terreur absolue inspirée par le Monde donné, ou plus exactement par ce- ou celui qui domine ce Monde »²⁵

13 Il nous reste encore à voir s'il est possible de faire converger, au moins en partie, le projet politique de Deleuze et Guattari et celui de Marx.

Le projet de fluidification des désirs

14 Le projet politique de Deleuze et Guattari s'articule, comme nous l'avons vu, autour du concept de désir. Il s'agit, pour eux, de faire en sorte que le désir puisse s'épanouir, c'est-à-dire redevienne processus de production. Cette conception du désir véritable, qui « fonctionne bien », nous paraît prendre au sérieux le projet de fluidification des désirs énoncé dans l'*Idéologie allemande*. Ce projet apparaît en filigrane d'un texte destiné à être publié mais est énoncé clairement dans un texte biffé dans le manuscrit. Il faut donc noter que ce texte est à prendre avec beaucoup de précaution.

26 MARX, Karl, ENGELS, Friedrich. *Idéologie allemande*, op. cit., p. 295

15 Dans ce texte, la première phrase énonce ce projet de fluidification des désirs : « Les communistes, en attaquant la base matérielle sur laquelle repose la fixité jusqu'ici fatale, des désirs et des pensées, sont les seuls dont l'action historique ait vraiment rendu à leur fluidité naturelle ces désirs et ces pensées figées²⁶ ». Ce projet, le premier chapitre de l'*Anti-Œdipe*, semble le prendre au sérieux. Les différentes synthèses que Deleuze et Guattari présentent comme constituant le désir comme processus de production aboutissent à la constitution d'une « sorte » de sujet, multiple et fluide.

27 DELEUZE, Gilles, GUATTARI, Félix. *L'Anti-Œdipe : capitalisme et schizophrénie 1*, op. cit., p. 1

28 *Ibid.*, p. 22

29 *Ibid.*, p. 23

16Reprenons l'exposition de ces synthèses qui, il faut le préciser, ont lieu simultanément. Ces synthèses sont au nombre de trois et se nomment : synthèse connective de production, synthèse disjonctive d'enregistrement et synthèse conjonctive de consommation. Nous retrouvons les éléments présentés par Marx dans *l'Introduction à la critique de l'économie politique dite de 1857* comme constituant le processus de production. Le mouvement de ce processus de production désirante peut être résumé comme tel : par la synthèse connective de production, « le désir ne cesse d'effectuer le couplage de flux continus et d'objets partiels essentiellement fragmentaires et fragmentés²⁷ » ; ce couplage de flux crée une série linéaire et binaire qui associe toujours le produire au produit ; dans cette série linéaire vient s'insérer un troisième terme, le « corps sans organes », sorte d'élément d'anti-production qui pourtant est la condition de la production et d'ailleurs, c'est dans la relation de celui-ci aux synthèses connectives que naissent les deux autres synthèses, la synthèse disjonctive d'enregistrement et la synthèse conjonctive de consommation. La synthèse disjonctive enregistre la production sur le « corps sans organes » et l'organise selon ce que Deleuze et Guattari appellent le « soit...soit », c'est-à-dire dans une constante permutable. La synthèse conjonctive, quant à elle, « est produite par et dans la production d'enregistrement²⁸ ». C'est par elle qu'on peut repérer quelque chose qui s'apparente à un sujet. Ce sujet, nos auteurs nous disent qu'il est « sans identité fixe, errant sur le corps sans organes, toujours à côté des machines désirantes, défini par la part qu'il prend au produit, recueillant partout la prime d'un devenir ou d'un avatar, naissant des états qu'il consomme et renaissant à chaque état²⁹ ». Ce sujet ne peut naître que sur la base de la production d'enregistrement, qui, nous l'avons dit, fonctionne par synthèses disjonctives. Ce sujet est en quelque sorte le « résultat », ou plutôt le « reste » des synthèses disjonctives. Par son origine disjonctive, le sujet est fluide, mobile, ce n'est pas un sujet au sens classique du terme mais une sorte de sujet schizophrénique, sujet difficile à appréhender tant il paraît contradictoire que la schizophrénie permette l'existence d'un sujet. Ce sujet semble réaliser le programme énoncé par Marx dans *l'Idéologie allemande*.

17En retrouvant l'être objectif, en rétablissant le processus de production qu'est le véritable désir, le désir « sain » pourrait-on dire, nous retrouvons un sujet fluide, qui peut passer d'une activité à une autre, ce sujet dont parle si souvent Marx sous le nom d' « individu total ».

Haut de page

Notes

¹ DELEUZE Gilles, GUATTARI Félix. *L'Anti-Oedipe : capitalisme et schizophrénie 1*. Paris: Editions de Minuit, 1972, p. 10

² *Ibid.*, p. 10

³ *Ibid.*, p. 10-11

⁴ MARX, Karl. *Manuscripts de 1844*. Paris: Garnier-Flammarion, 1996. p. 114

⁵ GRANEL, Gérard. *Traditionis Traditio*. Paris : Gallimard, 1972. (Le Chemin). p. 214

⁶ *Ibid.*, p. 215

⁷ *Ibid.*, p.215

⁸ *Ibid.*, p. 215-216

[9](#) MARX, Karl, ENGELS, Friedrich. *Idéologie Allemande*. trad. de Renée Cartelle et Gilbert Badia. Paris : Éditions sociales, 1971, p. 33

[10](#) GRANEL, Gérard. *Traditionis Traditio*, *op. cit.*, p. 223

[11](#) MARX, Karl. *Manuscris de 1844*, *op. cit.*, p. 115

[12](#) *Ibid.*, p. 115

[13](#) *Ibid.*, p. 116

[14](#) DELEUZE, Gilles, GUATTARI, Félix. *L'Anti-Œdipe : capitalisme et schizophrénie 1*, *op. cit.*, p. 10

[15](#) *Ibid.*, p. 29

[16](#) MARX, Karl. *Manuscris de 1844*, *op. cit.*, p. 155

[17](#) DELEUZE, Gilles, GUATTARI, Félix. *L'Anti-Œdipe : capitalisme et schizophrénie 1*, *op. cit.*, p. 34

[18](#) *Ibid.*, p. 35

[19](#) *Ibid.*, p. 35

[20](#) MARX, Karl. *Manuscris de 1844*, *op. cit.*, p. 109

[21](#) FISCHBACH, Franck. « *Activité, Passivité, Aliénation: une lecture des Manuscris de 1844* ». In RENAULT, Emmanuel, dir. *Actuel Marx*, N° 39, 2006. Paris : PUF, 2006. 224 p. (p. 13 à 27), p. 16

[22](#) *Ibid.*, p. 20

[23](#) *Ibid.*, p. 21

[24](#) DELEUZE, Gilles, GUATTARI, Félix. *L'Anti-Œdipe: capitalisme et schizophrénie 1*, *op. cit.*, p. 36

[25](#) KOJEVE, Alexandre. *Introduction à la lecture de Hegel*. Paris: Gallimard, 1947, p. 13

[26](#) MARX, Karl, ENGELS, Friedrich. *Idéologie allemande*, *op. cit.*, p. 295

[27](#) DELEUZE, Gilles, GUATTARI, Félix. *L'Anti-Œdipe : capitalisme et schizophrénie 1*, *op. cit.*, p. 11

[28](#) *Ibid.*, p. 22

[29](#) *Ibid.*, p. 23

[Haut de page](#)

Pour citer cet article

Référence papier

Guillaume Mejat, « Gilles Deleuze et Félix Guattari lecteurs de Marx : l'inspiration marxiste de la conception du désir développée dans l'*Anti-Œdipe* », *Philosophique*, 15 | 2012, 113-124.

Référence électronique

Guillaume Mejat, « Gilles Deleuze et Félix Guattari lecteurs de Marx : l'inspiration marxiste de la conception du désir développée dans l'*Anti-Œdipe* », *Philosophique* [En ligne], 15 | 2012, mis en ligne le 14 mars 2012, consulté le 06 septembre 2015. URL : <http://philosophique.revues.org/693>

[Haut de page](#)

Auteur**[Guillaume Mejat](#)**

Université de Franche-Comté

[Haut de page](#)

Droits d'auteur

© Presses universitaires de Franche-Comté